



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

GEORGES DE PORTO-RICHE
de l'Académie française

LES VRAIS DIEUX

FANTAISIE ANTIQUE EN DEUX PARTIES

*Reçue à la Comédie-Française le 9 février 1923 et représentée pour la première fois,
au théâtre Albert-I^{er}, le 22 novembre 1929.*

Copyright by Georges de Porto-Riche, 1928
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

PERSONNAGES

<i>Pausanias</i>	MM. ANDRÉ POLACK.
<i>Thierry</i>	ROBERT VIDALIN.
<i>Julien-l' Apostat</i>	STÉPHANE AUDEL.
<i>Helvidius</i>	ROBERT ORGAND
<i>Prétextat</i>	LÉO FELTIER.
<i>Chrysanthe</i>	BERTRAND.
<i>Basiline</i>	M ^{mes} MARIE VALSAMAKI.
<i>Fausta</i>	A. DE POUZOLS.
<i>Charis</i>	HÉLÈNE DUTHE.
<i>Nausicaa</i>	GINETTE FAURE.
<i>Daphné</i>	MOLLY THOMASSIN.

M^{lles} BULANDRA, ELIANE, DOLLY, MALABERT, MARY, MONRAY, OLT, RENAUD, VALBREUSE.

MM. BALABAN, CRETZOI, MOREL.

Gardes, Soldats romains, Assistance.



LES VRAIS DIEUX

PREMIÈRE PARTIE

Le Prélude

Une colonnade délabrée en forme d'hémicycle. Arcades entre les colonnes. Au fond, vastes jardins désolés par l'hiver. Au delà, le Bosphore, dont l'eau apparaît grisâtre. Grande baie ouverte au centre. A l'intérieur, une salle demi-circulaire. Appuyés aux colonnes, des socles surmontés de statues, celles-ci mutilées, celles-là intactes. Des branches presque défeuillées, appliqués aux murailles, dissimulent la ruine de l'endroit. La maison semble préparée pour une fête. Dressées dans un coin, des tables chargées de gâteaux de miel, de sésame. L'action se passe aux environs de Constantinople, vers le quatrième siècle de notre ère.

Les détails historiques rapportés dans cette fantaisie sont exacts, en majeure partie.

Scène première

FAUSTA, CHARIS, NAUSICAA

Autour d'elles, des groupes disposés comme les chœurs dans les tragédies de Sophocle ou d'Euripide. Costumes gréco-romains, déjà un peu asiatiques.

FAUSTA. — Ecoutez-moi, mes filles, et gardez bien la place que je viens de vous assigner. Notre seigneur et maître Pausanias va tout à l'heure s'unir ici à Basiline. Pausanias, comme vous, comme nous toutes, est demeuré fidèle aux dieux antiques, aux vrais dieux, aux dieux supérieurs. Conformément à nos rites vénérés, il a résolu de célébrer ses noces par un festin et des marches cadencées. Nous l'attendons, lui et Basiline, sa fiancée. Sur son ordre, en qualité d'intendante de ce vieux palais, moi, Fausta, prêtresse consacrée de l'Héra-Téléia, déesse protectrice de l'Hy-ménée, je vous demande d'accueillir vos deux maîtres par des paroles de bienvenue et par les attitudes variées de vos corps charmants. Saluez Pausanias, qui combattit glorieusement à Ctésiphon. Il a franchi soixante années, mais il est illustre, humain et vigoureux. Saluez sa fiancée, car Basiline, belle, jeune et pure entre toutes les vierges, est digne d'entrer dans sa maison. Pausanias, attaché aux anciennes coutumes, enleva ce matin sur son char la blonde jeune fille ; et nous allons les honorer l'un et l'autre ; et nous fêterons aussi l'escorte juvénile de leurs amis couronnés de roses.

Jetez des fleurs sur la tête des époux. Qu'ils goûtent aux gâteaux sacrés, qu'ils se désaltèrent à ces vins de

Chio et de Mysidie ; et qu'ensuite, Pausanias et Basiline, entourés de vous tous, de vous toutes, exaltés par vos acclamations, au son des lyres, des cithares et des harpes, s'enlacent et marchent en cadence, en remerciant les dieux favorables. Qu'ils s'étreignent jusqu'à l'heure nuptiale, jusqu'à l'heure unique où Pausanias, enfin victorieux de l'épreuve rituelle, emportera l'épousée dans ses bras virils, la dépouillera de ses voiles et violera sa nudité.

NAUSICAA. — Mais il me semble, Fausta, qu'on entend des chevaux sur la route. Serait-ce Pausanias ?

DAPHNÉ. — Regardons du côté des collines.

CHARIS. — Non... Ce n'est qu'un bruit de rames sur le Bosphore.

Cependant tous se dirigent vers les arcades pour guetter l'arrivée des fiancés. Fausta les morigène, les écarte du geste, leur désigne leur rang, leur marque leur place personnelle.

FAUSTA, aux uns et aux autres. — Ici, Chrysanthe, avec les joueurs de flûte. Là, Charis et Daphné, avec vos harpes et vos lyres. Au premier rang, les femmes parées de myrtes ; en arrière, les frappeurs de cymbales et les batteurs de crotales.

La foule accorde ses instruments.

Scène II

LES MÊMES, THIERRI

THIERRI. — J'écoutais vos cris de joie, le chant de vos lyres ; je croyais Pausanias et Basiline déjà présents.

CHRYSANTHE. — Pas encore.

THIERRI. — Pourvu que l'Empereur permette à Pausanias de célébrer ses noces selon les rites d'autrefois ! L'Empereur Constance est capricieux et jaloux, ne l'oublions pas. L'Empereur ne protège que ses Galiléens. A peine si les païens et les sénateurs des plus vieilles familles de Rome, fidèles aux dieux supérieurs, sont tolérés ! Ce palais ravagé par les soldats de Constantin le Deuxième, ruiné par les briseurs de statues, atteste encore la fureur des Galiléens. Que peut le faible effort d'un artiste contre de pareilles dévastations ?

CHRYSANTHE. — Sois plus fier de ton œuvre, Thierrri, ton mérite a transformé la maison.

THIERRI. — Comment donner une apparence heureuse à ce palais mélancolique ? Ces pauvres feuillages suspendus à ces murs ne masquent pas tout à fait les crimes de l'incendie. Voilà plus d'un mois que Fausta et moi, moi comme sculpteur, elle comme prêtresse de l'hyménée, nous travaillons à recevoir Basiline avec décence. Puissent ces colonnes presque chancelantes, puissent ces bustes rajeunis à la hâte ne pas trop attrister la douce vierge, si impatientement attendue.

DAPHNÉ. — Qui donc est-elle, cette Basiline fortunée ? Sort-elle au moins d'une famille patricienne ?

THIERRI. — On ne sait pas. Voilà douze ans, je crois, sous les murailles de Ctésiphon, le soir de sa victoire, Pausanias errait à cheval sur le champ de carnage. Tout à coup, parmi les morts et les mourants, parmi les grands arcs brisés des Perses, parmi les armures et les casques faussés, il aperçut une enfant blonde, debout, échappée aux hécatombes. Elle marquait cinq ou six ans au plus et pleurait en trébuchant contre les cadavres. Sa robe brodée d'or semblait assyrienne. Mais la blancheur, çà et là, en était tachée de sang. L'apparition tenait du miracle. Quels étaient ses parents ? Sa famille ? Appartenait-elle à quelque ennemi tombé dans le combat ? On ne put rien tirer de son désespoir. Toujours est-il que Pausanias ému, superstitieux, ramassa l'enfant éperdue, l'attacha devant lui sur sa monture et l'emporta sous sa tente. La guerre terminée, il la fit élever secrètement dans une de ses maisons de Constantinople, l'entoura de pédagogues, l'initia au culte des dieux persécutés et lui donna le nom de Basiline. Telle ainsi s'appelait la mère vénérée de Julien, César des Gaules, Julien, associé maintenant à l'Empire, Julien, l'ami des vrais dieux, des dieux authentiques.

FAUSTA. — Qu'elle accoure, la blonde épousée, qu'elle se précipite, et nous allons la glorifier !

L'ASSISTANCE. — Qu'elle accoure, la blonde épousée, qu'elle se précipite !

THIERRI. — Hélas ! son enchantement nuptial risque de s'évanouir, dès qu'elle aura franchi le seuil de sa demeure. Moins riche pourtant que sa maison de Byzance, cette demeure est plus ouverte au ciel, moins austère et sans hautes murailles. Recluse en son palais de Constantinople, Basiline n'a presque jamais vu la mer ni les arbres. A-t-elle seulement vu des fleurs ?... Mais laissons faire aux Immortels, et plaçons notre espoir en Julien, dont je viens de prononcer le nom. S'il succède à Constance, au meurtrier de sa famille, au bourreau de Gallus, cette pauvre maison ressuscitera, je vous le jure. Les palais de jadis sortiront de terre une seconde fois. D'autres Parthénon, enfantés par d'autres Ictinus, d'autres Phidias, d'autres Praxitèles surgiront ; les statues parfaites de la Grèce et de Rome, épargnées et

cachées, couronneront de nouveau les frises de nos temples ; et nous ne reverrons plus le triste dieu de bois des Galiléens, ce dieu sans charme et sans énergie.

FAUSTA. — Es-tu sûr que le César des Gaules soit soumis aux dieux traditionnels ?

THIERRI. — Faut-il vous rappeler le respect de Julien envers les artistes, surtout envers ceux qui ont parcouru l'Attique et l'Égypte ? C'est à Lutèce que je suis né, dans l'île des Parisiens, mais c'est dans Athènes, dans l'atelier de Scopas-l'Ultime que cette main apprit à modeler. Or, Julien, ayant eu vent de cette circonstance, me manda un soir sur la colline qu'il habite au-dessus de Lutèce. Et quelquefois, depuis ce jour mémorable, je fus le confident de ses pensées. Par prudence, par crainte des délateurs, Julien honore publiquement le dieu récent des chrétiens. En revanche, la nuit venue, sa garde endormie, il sacrifie aux Olympiens. Il invoque Jupiter, Apollon et le Soleil-Roi ! Il s'agenouille aux pieds des divinités antiques. D'ailleurs, la piété le lui commande, puisque le baptême sanglant du Taurobole a purifié son âme et son corps.

FAUSTA. — Le Taurobole l'a sacré.

L'ASSISTANCE, avec effroi. — Le Taurobole, le Taurobole !

THIERRI. — Julien a terrassé les Allemands sur le Rhin et les a refoulés dans leurs forêts. Il a repris Strasbourg qu'on prétendait invulnérable, il saura bien quelque jour dompter les Galiléens ! Et que je vous raconte ceci : Julien et moi, l'année dernière, nous marchions ensemble sur la grève de la Seine, dans cette jeune Lutèce, ma patrie. « Bientôt, me disait-il, en me désignant les vignes dorées de l'île des Parisiens, bientôt, cher et doux Thierrri, nous célébrerons les fêtes de Bacchus, en nous couronnant de ces raisins-là ! Lutèce, tu appartieras aux dieux de Platon, de Phidias, de Sophocle, d'Eschyle et de Marc-Aurèle ! Lutèce, tu ne seras pas longtemps galiléenne ! »

L'ASSISTANCE. — Gloire à la Lutèce des Parisiens !

Au même instant, un bruit de cymbales, de galop de chevaux se fait entendre ; de loin, de mélodieux murmures arrivent aux oreilles des assistants. Ils répondent par d'autres murmures qui alternent avec ceux du dehors. Les groupes se rangent par ordre. Chacun prend sa place désignée antérieurement et la foule présente, en agitant des rameaux, s'écrie : « Hymen, ô Hyménée ! ». Pausanias, vêtu d'une chlamyde écarlate, pénètre accompagné de Basiline. Basiline est voilée et couverte d'un manteau d'or. Les compagnons de Pausanias, la tête couronnée de roses, surgissent de différents côtés, défilent, entourent les fiancés. Pausanias, malgré ses cheveux gris, est resté beau, robuste. Son allure est imposante. Le bonheur se lit sur sa physionomie. Il remercie du geste Thierrri, Fausta, toute l'assemblée. On glorifie les dieux cléments.

Scène III

LES MÊMES, BASILINE, PAUSANIAS

PAUSANIAS. — Chère Basiline, reposez-vous un peu ; et soyez indulgente à ma maison héréditaire. Patientons quelques jours, et l'art de Thierrri, l'expérience de Fausta changeront bientôt en retraite amoureuse ce palais dévasté par la guerre et les profanations. Déjà de sa terrasse on peut contempler librement la mer et ses trirèmes. Je vous ai conduite

ici pour vous épouser, selon les rites vénérés de mes ancêtres, presque en secret, avec plus de sécurité qu'à Constantinople. Là-bas, les serviteurs des vrais dieux sont encore méconnus ou persécutés. Sous des tuniques trop modestes, en présence de nos statues jadis magnifiques, mutilées par les Galiléens, aujourd'hui restituées, ces jeunes filles et ces jeunes hommes vont consacrer ma tendresse et la vôtre.

L'ASSISTANCE. — Hymen ! ô hyménée !

BASILINE. — Je suis heureuse. Oublions la beauté ou la misère de ma demeure ! Que serait ma vraie demeure aujourd'hui, si je ne vous avais pas rencontré ?

L'assistance jette des roses sur la tête des fiancés. On leur présente des gâteaux de miel et de sésame, on fête leur joie nuptiale par une marche cadencée, au son des flûtes et des harpes.

PAUSANIAS, poursuivant. — Merci, merci, Basiline, d'avoir consenti à lier votre vie à la mienne. Voilà trois ans que j'attendais cette heure.

BASILINE. — Comment n'aurais-je pas exaucé votre plus cher désir, mon bon seigneur ? Quel homme, quel jeune homme oserait se comparer à Pausanias, au glorieux soldat de Ctésiphon, au lieutenant fameux de Constantin II, et surtout au cœur le plus compatissant, le plus humain de l'Empire ? Qui saurait égaler mon maître, mon époux de tout à l'heure, mon bienfaiteur sacré ? A qui dois-je le respect de chacun, les soins dont je fus comblée, l'opulence de ma jeunesse ? Et quelle douceur de vous marquer un peu ma gratitude ! Disposez de mon innocence, disposez de mon âme et de toute la pureté de mon corps. Puissé-je ne jamais être ingrate, car vous aviez le droit de faire de moi votre servante, votre esclave, et même votre concubine ! Hélas ! hélas ! Quel sang coule dans mes veines ? Sans doute celui de parents obscurs, de quelque laboureur d'Asie !

PAUSANIAS. — Qui sait si ton sang ne vaut pas le mien ? D'ailleurs, le jour que tu m'apparus, ravie à tant d'holocaustes, ce jour-là, ta grâce d'enfant, la richesse de ta robe trahissaient une noble origine. Et puis qu'importe ! Ne sommes-nous pas tous de pauvres êtres, d'humbles âmes, tous imparfaits et chétifs au regard des dieux immortels ! Que tu sois fille d'un chef étranger ou fille d'un laboureur d'Asie, je suis fier de mêler mes aïeux à tes aïeux ! Viens dans mes bras, ô ma fiancée ! Viens que je t'épouse en bénissant les Olympiens du présent qu'ils m'ont fait.

FAUSTA, s'avançant vers lui. — Seigneur, n'écarte pas encore son voile. Tu le déchireras, ce voile, après les rites ordonnés par les dieux supérieurs.

L'ASSISTANCE. — N'écarte pas encore son voile.

FAUSTA. — Avant que l'époux bien-aimé ne s'empare de la jeune fille, que l'époux bien-aimé glorifie Jupiter et Vénus. Célébrons les rois du destin.

L'ASSISTANCE. — Enlace ta fiancée, Pausanias, marche au son des lyres et des cithares et démontre-lui par ta force que tu es capable de devenir son maître.

FAUSTA. — Quand la lassitude la fera tomber chancelante dans tes bras, alors, mais alors seulement nous te laisserons seul avec elle. Etreins ta Basiline. Sois violent, sois robuste et tu seras son époux.

BASILINE. — N'hésite pas, seigneur. Je me sou mets. Serre-moi sur ton cœur, que je le sente plus près de moi. Que le don de ma jeunesse te récompense jusqu'à ton dernier souffle ! Je ne serai jamais une ingrate.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude !

La salle retentit des cris de l'assistance. Pausanias et Basiline marchent harmonieusement, tantôt mêlés à la foule, tantôt la précédant, tantôt au centre de l'assemblée... Après quelques secondes, le couple heureux s'arrête tristement.

PAUSANIAS. — Vous pâlissez, Basiline.

BASILINE. — Hélas ! une sorte de pressentiment m'envahit peu à peu.

PAUSANIAS. — A quoi pensez-vous, mon amie ?

BASILINE. — Souvenez-vous, seigneur. Ce matin, quand j'étais à peine montée sur votre char. Souvenez-vous de ces Galiléens qui m'ont jeté des pierres !

PAUSANIAS. — Tu ne fus pas atteinte.

BASILINE. — Mais ce qui se passa par la suite ! La vengeance que vous avez tirée de cet outrage, l'avez-vous oubliée ?

PAUSANIAS. — Complètement oubliée.

BASILINE. — Je tremble en l'évoquant.

PAUSANIAS. — Quoi ! Parce que j'ai châtié l'offense qu'on t'a faite, tu serais en proie à de noirs présages ? O Basiline, Basiline, choisie entre toutes, ne diminue pas mon délire.

BASILINE. — Pourquoi êtes-vous entré si follement dans la basilique où ces Galiléens s'étaient réfugiés ? Leur sanctuaire n'est-il pas interdit aux païens ?

PAUSANIAS. — Je tenais à punir tes insulteurs. Oui, j'ai pénétré dans le temple barbare de ces Galiléens. J'ai renversé de son autel leur idole crucifiée. J'ai mis en fuite ces gueux agenouillés devant une grossière image.

BASILINE. — Cette image est celle d'un dieu de miséricorde.

PAUSANIAS. — Un dieu au nom duquel on a détruit les purs chefs-d'œuvre des Hellènes, jusqu'au portique de l'Acropole respecté de tous les peuples.

BASILINE. — Cet humble dieu a dit : « Aimez-vous les uns les autres. »

PAUSANIAS. — Qu'il ait prononcé ou non ces paroles, je ne songeais alors qu'à l'outrage subi par toi. Et quand je t'ai rejointe, le nouveau dieu, le dieu des Galiléens gisait sur le pavement de son église, sa croix miraculeuse était brisée !

BASILINE. — Quelle imprudence ! Tout le long de la route, assise à vos côtés, j'étais hantée par votre sacrilège.

PAUSANIAS. — Je n'ai pas offensé les dieux authentiques ; le reste est négligeable.

Cet instant de tristesse écoulé, Basiline rassurée reprend son insouciance. Basiline et Pausanias marchent de nouveau. Basiline est sur le point de défaillir dans les bras robustes de Pausanias. Il se dispose à lui arracher son voile. Une minute encore et il entraînera sa fiancée dans la chambre nuptiale. Mais au cours même de cette minute désirée, un centurion paraît escorté de soldats romains. Le glaive en main, il pénètre tout à coup dans la salle.

Scène IV

LES MÊMES, HELVIDIUS

HELVIDIUS. — Seigneur Pausanias, au nom de l'Auguste vénéré, au nom de l'empereur Constance, je te prie de me suivre.

PAUSANIAS. — Un jour pareil ?

HELVIDIUS. — J'ai ordre de m'emparer de ta per-

sonne et de te conduire à Byzance. Une litière est là qui t'attend.

PAUSANIAS. — Quel est mon crime ?

HELVIDIUS. — Tu le sais.

PAUSANIAS. — Suis-je un criminel parce que je célèbre mes noces conformément à l'ancienne loi romaine ?

HELVIDIUS. — Quoique nouveau chrétien, Constance permet ou du moins tolère ces rites interdits. Tu es accusé d'une action plus grave.

BASILINE. — Je devine.

HELVIDIUS. — Ce matin, Pausanias, dans ta démente de païen obstiné, tu as commis un sacrilège.

PAUSANIAS. — Achève.

HELVIDIUS. — En renversant de son autel le dieu nouveau, tu as outragé la religion de l'Empereur et celle des Romains convertis.

PAUSANIAS. — Je te reconnais. Tu te nommes Helvidius. Tu es Germain d'origine et jadis, comme auxiliaire, tu fis partie de mes légions.

HELVIDIUS. — En effet, seigneur.

PAUSANIAS. — Tu fus même préposé à la garde de ma tente.

HELVIDIUS. — J'étais avec vous à Ctésiphon, seigneur Pausanias.

PAUSANIAS. — Et ce souvenir mémorable n'ébranle pas ta fidélité ?

HELVIDIUS. — Pardonnez-moi, seigneur, et daignez obéir au vieux soldat que vous avez commandé.

PAUSANIAS. — Je te suis, Helvidius.

THIERRI. — Comment, tu ne te laisses pas fléchir, brave centurion ? Reviens demain.

PAUSANIAS. — Ne me défends pas, Thierry, et reste auprès d'elle. Je suis résigné. Courage, Basiline.

BASILINE. — Je ne veux pas qu'il parte, ou bien alors qu'on m'enchaîne avec lui, Pausanias est mon fiancé, mon époux, mon maître. J'entends partager son infortune. D'ailleurs, serait-il coupable, il ne pourrait l'être que par amour pour moi. Ne m'abandonnez pas, seigneur Pausanias.

HELVIDIUS, à l'assistance. — Prenez soin de cette malheureuse, vous autres, et souffrez que j'accomplisse ma mission. Si le seigneur Pausanias est digne de clémence, notre empereur vénéré lui rendra sa liberté. Constance est juste et pitoyable.

PAUSANIAS. — Adieu, Basiline. Des amis intercèderont en ma faveur. Je serai là bientôt, j'en suis sûr, et de nouveau nous célébrerons notre fête nuptiale, cette fête interrompue par de plus forts que nous.

BASILINE. — Hélas ! Pausanias. Constance est sans miséricorde pour les serviteurs des vrais dieux. Vous me l'avez dit vous-même.

THIERRI. — L'impératrice Eusébie me connaît. J'ai sculpté son image. J'irai me jeter à ses genoux.

PAUSANIAS. — Thierry et Fausta sauront te protéger. Veillez tous deux sur sa jeunesse.

BASILINE. — Il est perdu.

PAUSANIAS. — Encore adieu, Basiline. Les Olympiens, que j'invoquais dans mes combats, ne consentiront pas à mon sacrifice. Nous nous reverrons, crois-moi. En attendant, songe à Pausanias pour le bien qu'il t'a fait.

BASILINE. — Ce bien est immense. Ce bien demeure inoubliable. Puis, vous me l'avez enseigné, les dieux punissent l'ingratitude.

PAUSANIAS. — Souviens-toi de tes paroles.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude !

Scène V

LES MÊMES, moins HELVIDIUS et PAUSANIAS

FAUSTA. — Ne pleure pas, Basiline, les dieux bienveillants te ramèneront ton fiancé.

THIERRI. — Pausanias autrefois a sauvé l'Empire.

FAUSTA. — Il a chassé les Perses envahisseurs.

CHRYSANTHE. — Il a soumis les Parthes.

CHARIS. — L'Auguste inhabile a besoin de son expérience.

BASILINE. — L'Auguste redouté déteste les anciens Romains.

THIERRI. — Mais il a peur de leur nombre.

CHARIS. — Les légionnaires que Pausanias a commandés n'accepteront pas l'immolation de leur général.

ous, un à un, se prosternent devant Basiline en larmes. Plaintes des harpes et des lyres commentant la douleur de chacun. Un instant, ces plaintes s'assoupissent et l'on perçoit insensiblement de la plaine, de très loin, quelque chose comme la rumeur d'une armée en marche. Chacun, cloué sur place, écoute stupéfait. On distingue bientôt le son des trompettes romaines... Un silence descend sur la salle. Puis, soudain, les habits couverts de poussière, surgit un soldat casqué et cuirassé.

Scène VI

LES MÊMES, PRETEXTAT

THIERRI. — Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que veux-tu ?

L'assistance répète ces paroles.

PRETEXTAT. — Je m'appelle Prétextat, je suis soldat romain. J'appartiens aux hoplites. J'ai combattu les Allemands sous Barbatton. J'ai franchi le Rhin. Je suis entré à Mayence à la suite de Sévère, lieutenant de Julien. Je ne suis qu'un obscur vétérán, mais j'apporte avec moi une nouvelle qui va changer la face du monde.

THIERRI. — Parle vite.

PRETEXTAT. — Julien, César des Gaules, vient d'être proclamé Auguste par ses légionnaires, dans la petite Lutèce.

THIERRI. — Julien ! Imperator ?

PRETEXTAT. — On a ceint d'un collier d'or son front victorieux.

THIERRI. — Honneur à Julien !

PRETEXTAT. — Le nouvel imperator marche sur Constantinople.

FAUSTA. — Pausanias te sera rendu. Sois heureuse.

BASILINE. — Les dieux sont donc justes quelquefois ?

PRETEXTAT. — La nouvelle est parvenue la nuit dernière au palais. Constance quitte aujourd'hui Byzance avec une armée. Il court vers la Thrace pour barrer la route à son neveu révolté.

THIERRI. — Julien triomphera, comme il a triomphé des Barbares.

PRETEXTAT. — Des cohortes se massent vers les Gaules. Ecoutez ces trompettes. Elles annoncent la guerre contre le jeune imperator, contre le César, pontife des dieux antiques...

THIERRI. — Mais pourquoi as-tu abandonné ta centurie ?

PRÉTEXTAT. — Ma foi dans les dieux supérieurs m'a conduit ici. Le jour de son Exaltation, Julien, je le prédis, rétablira le culte des vieux Romains. Ce n'est plus le dieu des Galiléens qui sera notre maître, c'est Jupiter, c'est Apollon, c'est Minerve, c'est Mars, c'est le Soleil-Roi ! C'est tous les dieux de mon enfance.

THIERRI. — Et les dieux de la mienne.

L'ASSISTANCE. — Les dieux de la patrie.

PRÉTEXTAT. — Ils vont régner demain, ils seront tous debout ; et, pour ne pas les offenser, pour ne pas souiller mon glaive, j'ai délaissé ma cohorte. Julien, le vainqueur des Allemands, Julien qui nous a redonné Strasbourg, Julien renversera le trône de Constance. Constance, souvenez-vous, n'est qu'un renégat de la religion séculaire, et Rome le qualifie déjà de Constance l'Apostat.

THIERRI. — Salut à Prétextat, envoyé de Mercure, messager des nouvelles fameuses ! Salut à Prétextat !

L'ASSISTANCE. — Salut à Prétextat ! Gloire à Julien !

THIERRI. — Point de pleurs, Basiline, plus de cris de détresse, mes enfants. La victoire de Julien signifie la liberté de Pausanias.

L'ASSISTANCE. — Gloire à Julien imperator !

THIERRI. — Gloire aux dieux supérieurs ! Bientôt

nous allons embrasser nos illustres bannis, bientôt les temples de la Grèce seront ouverts, et bientôt seront ouvertes aussi les prisons de Byzance.

FAUSTA. — O lauriers de Daphné ! ô mystères d'Eleusis ! on va pouvoir reparler de vous !...

THIERRI. — Honneur à Julien, vainqueur des Allemands, maître du Rhin des Barbares ! Hommage à Lutèce, ma terre nourricière ! Lutèce, ô petite Lutèce des Parisiens, Lutèce, les bords déserts de ton fleuve seront un jour parés de palais magnifiques ! Tu seras l'Athènes des temps futurs ! Lutèce, tu domineras les empires les plus redoutables, Lutèce, ô toi qui proclamas Julien imperator, Lutèce, l'univers reconnaissant sanctifiera ton nom ! Lutèce, tu seras la reine des cités impériales ! Et Rome, Byzance, Antioche, Alexandrie deviendront tes villes tributaires !

La salle retentit de cris d'espérance. Thierry, Fausta, les jeunes gens, les jeunes filles, au son des cithares, des flûtes, des harpes et des cymbales, agitant des palmes, saluent Basiline qui, debout, presque consolée, écoute immobile et silencieuse.

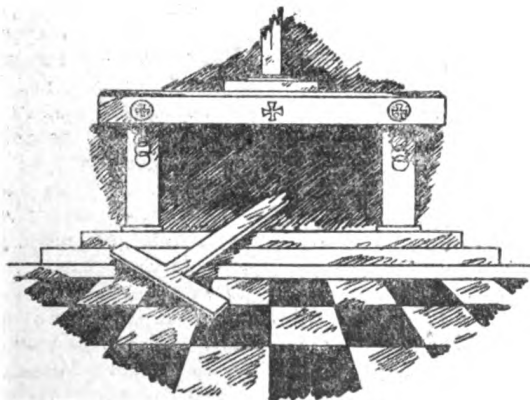
L'ASSISTANCE. — Gloire à Julien !

THIERRI. — Gloire à Lutèce !

L'ASSISTANCE. — Gloire à la Lutèce des Parisiens !

THIERRI. — Gloire aux Parisiens !

RIDEAU



DEUXIÈME PARTIE

L'Action

Un jardin sur le Bosphore.

C'est le printemps. Pelouses parsemées d'anémones, bosquets de magnolias, de lauriers-roses, de lentisques. Partout des fruits aux arbres. Statues dont la blancheur émerge des feuillages. Au premier plan, un banc de marbre circulaire à dossier antique. Sur ce banc, jetées négligemment, des étoffes d'Asie. Mêlé à ces étoffes, un papyrus déroulé. En face de ce banc, sur une table de porphyre, une cage contenant des colombes. Au second plan, du même côté, à peu de distance, un palais entouré d'une colonnade. C'est dans ce palais, maintenant restauré, que se succédaient les faits antérieurs. Au fond, une terrasse attenante au palais en question. Au delà, la mer bleue et les îles fleuries du Bosphore. De loin, on entrevoit les marches de la terrasse. Çà et là, des couples d'amoureux enlacés apparaissent et disparaissent sous les arbres. La douceur de la saison, la beauté du site, les parfums, le son de la flûte sous la feuillée, le chant des cithares, tout invite à l'amour, à la folie des sens.

Quelques mois se sont écoulés depuis les événements mentionnés ailleurs.

Scène première

BASILINE seule, puis THIERRI seul aussi.

Basiline est assise. Elle lit des vers de Virgile, en murmure quelques-uns, puis dépose le papyrus avec tristesse. Elle se lève, interroge ses colombes, fait deux ou trois pas, prête l'oreille au gazouillement des oiseaux, à la mélodie des flûtes, aux lointains accords des cithares et des harpes. Enfin, elle s'élançe vers un buste de Vénus, embrasse avec transport l'autel de la déesse, la supplie d'exaucer quelque vœu secret de son cœur.

Cette prière accomplie, elle se met éperdument à courir sur les pelouses, à cueillir des anémones, des rameaux de magnolias, à les respirer avec ivresse, arrache les fruits dorés des arbres, y mord, les jette, couronne de feuillages multicolores ses cheveux blonds, arrête sa course, la reprend, s'agenouille au bord d'une vasque, boit de l'eau avec sa main, se mire dans la fontaine, envoie des baisers au ciel, aux bois, à la mer, se roule sur la grève, ouvre ses bras à toute la nature, comme pour l'êtreindre. Une soif de volupté, de bonheur ; une soif d'inconnu semble tour à tour la bouleverser, la ravir et la désespérer.

Elle est différente, transformée, hardie et plus belle que précédemment. Durant cette effervescence, tandis que Basiline exprime le désordre de son être et de son âme, à un moment où elle s'éloigne, Thierry entre, la regarde courir, l'écoute, l'observe avec adoration. Il semble discerner ce qui se passe en elle. Il tient une gerbe de fleurs entre ses mains. Il profite, une minute, de la fuite de Basiline, dépose la gerbe de fleurs sur la table de porphyre, puis s'embusque et, masqué à demi par les arbres, épie la jeune fille.

Entretemps, Chrysanthe et Daphné sortent d'un bosquet, se dirigent vers le fond, lui et elle, rencontrent Basiline qui revient sur ses pas... Là-bas, sur la terrasse qui limite le parc, des groupes se forment peu à peu ; par échelons, des hommes, des femmes s'accouident à la balustrade de cette terrasse, qui domine la plaine.

Une attente générale se manifeste par des gestes et des cris. La foule cherche à savoir ce qui se décide à Byzance. Des rumeurs de combat parviennent de la ville.

Scène II

BASILINE, CHRYSANTHE, DAPHNE

BASILINE. — Allez-vous du côté de Byzance, mes enfants ?

CHRYSANTHE, une cithare à la main. — Non.

BASILINE. — Comment, le destin de Pausanias vous laisse indifférents ?

DAPHNÉ, une cithare à la main. — Pausanias ?

BASILINE. — Pausanias, mon fiancé, dont j'attends la délivrance, si Julien, César des Gaules, sort vainqueur de Constance.

DAPHNÉ. — Pardonne-moi, maîtresse. A vrai dire, en ce moment, je ne songeais pas à Pausanias, et sans réfléchir, oublieuse de tes peines, je me disposais à cueillir de ces magnolias.

CHRYSANTHE. — Elle avait envie de ces fleurs, et je me suis enhardi à troubler ta retraite.

BASILINE. — Es-tu son mari ?

CHRYSANTHE. — Nous sommes fiancés.

BASILINE. — Quand dois-tu l'épouser ?

DAPHNÉ. — Quand cette guerre maudite sera terminée.

CHRYSANTHE. — Voilà six mois qu'elle dure.

BASILINE. — Etes-vous encore fidèles aux dieux supérieurs ?

CHRYSANTHE. — Nous honorons les Olympiens. Nous invoquons le Soleil-Roi.

BASILINE. — Priez-les, mes enfants ; et demain, si Mars y consent, ces dieux seront de nouveau les maîtres de l'Empire.

DAPHNÉ. — Et Pausanias sera dans tes bras.

BASILINE. — Et ton Chrysanthe dans les tiens.

CHRYSANTHE. — J'étais présent lorsqu'un centurion arrêta Pausanias. Je te plains, Basiline.

BASILINE. — Tu as raison de me plaindre.

DAPHNÉ. — Adieu, Basiline, et que ton front s'éclaire ! Demain, ce soir peut-être, tes chagrins seront finis.

BASILINE. — Dis plutôt que ces chagrins vont commencer.

Elle regarde la gerbe de fleurs posée sur la table de porphyre.

CHRYSANTHE. — Explique-toi, Basiline.

BASILINE. — Si ces fleurs, que je découvre, pouvaient parler, elles t'apprendraient le désarroi de mon âme.

CHRYSANTHE. — Qui les a déposées là ?

BASILINE. — Un inconnu.

DAPHNÉ. — Un inconnu qui t'aime ?

BASILINE. — Je ne suis aimée de personne...

DAPHNÉ. — Tu te trompes peut-être.

Chrysanthe et Daphné disparaissent. Basiline embrasse longuement les fleurs une à une. Entrent Nausicaa et Charis.

Scène III

BASILINE, NAUSICAA, CHARIS

BASILINE. — Est-ce à toi, Nausicaa, que je dois ces roses ?

NAUSICAA, une lyre à la main. — Non, Basiline.

BASILINE. — Est-ce toi, Charis, toi, couronnée de fleurs semblables, est-ce toi qui m'as fait don de ces tiges parfumées ?

CHARIS, une lyre à la main. — Non, maîtresse.

BASILINE. — Où courez-vous, si rapides ?

NAUSICAA. — Vers la terrasse.

CHARIS. — On dit que les soldats de Julien sont entrés à Byzance.

BASILINE. — Déjà ! De qui tiens-tu cette nouvelle ?

CHARIS. — D'un soldat blessé que j'ai rencontré sur la route, assis sur un talus.

NAUSICAA. — Les Gaulois de Julien ont forcé la maison de Lausus.

CHARIS. — L'église de Blachernes n'est plus qu'un monceau de cendres.

NAUSICAA. — Et voilà pourquoi nous courons tous vers la terrasse.

CHARIS. — Elle regarde la campagne et permet de suivre les chances du combat.

NAUSICAA. — Nos deux fiancés combattent parmi les cohortes de Julien.

CHARIS. — Puissent les Immortels ramener nos amants et te rendre aussi ton Pausanias !

BASILINE. — Hélas ! Mon angoisse à moi est moins simple que la vôtre.

CHARIS. — Ces roses que tu respirez ont l'air d'engourdir ta peine.

BASILINE. — Elles me charment un peu, mais les voilà qui s'effeuillent.

NAUSICAA. — Thiéri, le beau Gaulois, t'en apportera de plus belles.

BASILINE, vivement. — Pourquoi ce nom de Thiéri sur tes lèvres ? Crois-moi, Thiéri ne pense qu'à Pausanias. En ce moment Thiéri risque ses jours, là-bas sous les murs de la ville ou se multiplie en démarches pour délivrer son maître.

NAUSICAA. — Est-ce qu'on peut savoir ce qui se passe dans le cœur d'un ami ?

BASILINE, vivement. — Reviens, Nausicaa...

NAUSICAA, fuyant. — Tout à l'heure, maîtresse, j'entends des cris du côté de Byzance, et mon cœur se gonfle d'espérance !

La rumeur qui arrive de la terrasse s'accroît. Thiéri, à demi caché, n'a pas cessé d'observer Basiline, il a écouté cet entretien. Une fois Nausicaa et Charis disparues, il s'approche de Basiline.

BASILINE, seule encore. — L'espérance de revoir leurs fiancés les bouleverse de joie, et moi, cette triste certitude me remplit d'épouvante. Ah ! c'est vous, Thiéri ?

Scène IV

THIÉRI, BASILINE, puis PRÉTEXTAT

THIÉRI. — Je reviens de là-bas.

BASILINE. — Vous n'êtes pas blessé ?

THIÉRI. — Une simple éraflure causée par une flèche perdue... Une troupe de fuyards pourrait pénétrer dans ces bois. Et comme je crains tout pour vous, j'ai quitté Byzance. Une poignée d'amis m'accompagne.

BASILINE. — Donnez-moi vite des nouvelles précises.

THIÉRI. — La bataille touche à sa fin. Les soldats de Constance se replient lâchement. Si ses prétoriens sont chassés de l'Augustéon, Pausanias sera bientôt libre...

BASILINE. — Vous croyez ?

THIÉRI. — Les armées de Constance se sont aventurées en Grèce ; et Julien a tiré parti de cette faute. En ce moment les Romains du nouvel Imperator escaladent la Vieille Muraille de Constantin. Prétextat, que j'ai laissé en arrière, Prétextat, que j'attends, va mieux vous renseigner.

BASILINE. — Mets cette fleur à ton ceinturon, Thiéri. Elle te sera propice. Au reste, cette fleur, tu la connais peut-être ?

THIÉRI. — Moi, Basiline ? Je ne la connais pas.

BASILINE. — Garde-la tout de même.

Thiéri attache à sa ceinture la fleur offerte par Basiline.

THIÉRI. — Voici Prétextat.

PRÉTEXTAT. — Maîtresse, courez vite du côté des terrasses, montez sur la balustrade, et, de là, vous pourrez voir le char qui vous ramène Pausanias.

BASILINE. — Tu es sûr de sa délivrance ?

PRÉTEXTAT. — Les soldats de Julien ont pris Constantinople.

BASILINE, consternée. — Gloire aux dieux protecteurs !

THIÉRI. — Prétextat, ordonne à ces femmes de nous livrer passage, précède-nous. Nous te suivons, Basiline et moi. (A Basiline, prête à s'éloigner.) Je vous accompagne.

Prétextat sort.

Scène V

BASILINE et THIÉRI

BASILINE, le retenant. — Un instant, Thiéri. Et nous irons ensemble au-devant de mon fiancé ; et bientôt nous serons séparés à jamais l'un de l'autre ;

nos longs mois d'angoisse et de deuil passés côte à côte vont faire place à de nouveaux événements. Notre destin qui fut pareil sera différent tout à l'heure. Hélas ! oui, nos vies seront différentes. Serez-vous heureux ? Je le souhaite. Serai-je heureuse ? Je ne le crois pas. Tout le monde ici me parle de mon bonheur prochain, mais ce que, moi, j'appelle le bonheur, je ne le connaîtrai pas.

THIERRI. — Qu'en savez-vous ?

BASILINE. — Ce qui est certain, ce dont j'ai fait la preuve, c'est que ces longs mois d'angoisse et de deuil que je viens d'évoquer n'ont pas été sans douceur. Les peines ont quelquefois leur charme.

THIERRI. — Dites un charme inoubliable.

BASILINE. — Tant de jours vécus près de vous, l'attente inquiète de vos démarches en faveur de Pausanias, vos départs quotidiens pour la ville, vos retours du soir, votre dévouement infatigable, votre ingénieuse amitié, que d'occasions, Thierry, que d'occasions pour nous deux de rencontres et d'entretiens !

THIERRI. — Le sort malheureux de Pausanias nous absorbait l'un et l'autre.

BASILINE. — A votre insu, sans le vouloir, vous avez peuplé ma solitude de vos paroles éloquentes, de vos pensées profondes. A votre insu, sans le vouloir, vous m'avez habituée au plaisir de votre présence, à l'agrément de votre visage, à la flamme de votre cœur exalté.

THIERRI. — Basiline !

BASILINE. — Laissez-moi continuer. Qui donc, sinon vous, m'initia à l'œuvre immortelle de nos grands morts ? Au culte familial des peintres, des poètes, des sculpteurs et des philosophes ? Que de noms fameux dont je sais maintenant l'histoire, et le triomphe, et le martyre ! Qui donc, sinon vous, m'entraîna la nuit sous ces arbres sibyllins, écouta en même temps que moi la chanson grave de la mer ? Qui respira comme moi, qui me fit respirer le parfum subtil des floraisons du Bosphore ? Qui donc, si ce n'est ce jeune Gaulois, qui donc m'expliqua le mystère des êtres et des choses ? Qui donc, si ce n'est l'ami bien-aimé que voilà, qui donc laissa s'insinuer en moi la volupté de toute la création ?

THIERRI. — Et pourtant, nos entretiens visaient presque toujours Pausanias.

BASILINE. — Mais c'est vous qui me parliez de lui ! C'est votre voix, non la sienne, que j'entendais ! C'est vous que je voyais, vous, Thierry, le grand artiste, vous l'héritier d'Ictinus, de Phidias et de Lysippe, vous le compagnon de Julien, dans la Lutèce des Parisiens, vous l'écolier d'Alexandrie, l'amoureux de Platon, de Socrate, d'Homère et de Sophocle, vous enfin, le pur ouvrier d'Athènes !

THIERRI. — Les chers instants !

BASILINE. — Thierry, doux Thierry, que je vais perdre, vous êtes-vous dit quelquefois que l'intimité d'un cerveau supérieur pouvait transformer l'âme timorée d'une vierge, pouvait rendre cette âme plus exigeante ? Vous êtes-vous dit que cette nourriture intellectuelle et journalière renfermait un danger, contenait un poison divin pour un être ingénu ? Vous êtes-vous dit que vous risquiez de créer en moi une femme imprévue, éprise de sensations et de sentiments inconnus jusqu'alors, mais réalisables ? Vous êtes-vous dit que fatalement vous alliez faire lever en moi, et contre un autre, un ferment d'ingratitude et de haine, une sorte de répulsion invincible, et qui me conduirait peut-être à maudire la liberté de mon futur mari ?

THIERRI. — Taisez-vous, Basiline.

BASILINE. — Rassurez-vous. Le souvenir des souffrances endurées par Pausanias, la mémoire de ses bienfaits, ma droiture initiale domineront le tumulte de mes aspirations.

THIERRI. — Les Dieux vous soient en aide !

BASILINE. — Vous doutez de mon courage ?

THIERRI. — Merci, Basiline, et de ce que vous m'avez dit, et de ce que vous n'osez pas me dire.

BASILINE. — Voici Prétextat.

THIERRI, à Basiline. — Il court vous annoncer l'arrivée de Pausanias. A tout à l'heure, Basiline. Il faut que j'ordonne un festin nuptial en l'honneur du maître de cette maison.

BASILINE. — Vous me quittez ?

THIERRI, insistant. — Je vous en prie, commandez-moi de m'éloigner.

BASILINE. — Vous fuyez, pour n'être pas témoin de la joie de Pausanias ?

THIERRI, étudiant. — Commandez-moi, commandez, à Prétextat et à moi, de faire préparer le banquet dû à Pausanias, selon nos rites séculaires.

Scène VI

LES MÊMES, PRETEXTAT

PRÉTEXTAT, accourant. — C'est lui, Basiline. C'est votre seigneur et maître. J'ai reconnu les gens de son escorte.

BASILINE. — Sois remercié, Prétextat, pour le bonheur dont tu me gratifies. Mais hâte-toi, en compagnie de Thierry, d'ordonner un festin somptueux. Il convient d'honorer le maître qui rentre au foyer.

THIERRI. — Viens vite, Prétextat.

Prétextat et Thierry sortent. Basiline, presque défaillante, les regarde disparaître.

Scène VII

BASILINE, PAUSANIAS, FAUSTA, NAUSICAA, CHARIS, DAPHNE, CHRYSANTHE, L'ASSISTANCE.

Le monde accourt de la terrasse, envahit les jardins, entoure Basiline. Pausanias fend la foule, surgit devant Basiline. Acclamations, enthousiasme, bruit de cithares et de lyres.

PAUSANIAS. — Basiline !

BASILINE. — Seigneur.

PAUSANIAS. — Vous pleurez ?

BASILINE. — Qui ne pleurerait pas ?

PAUSANIAS. — Cessez vos larmes. Nos épreuves sont terminées.

BASILINE. — Que les Olympiens soient glorifiés ! Vous êtes libre.

PAUSANIAS. — Je suis libre, et je suis près de vous.

BASILINE, reculant. — Près de moi...

PAUSANIAS. — Et le monde est délivré en même temps que Pausanias ; Julien, notre nouvel Imperator, a déjà relevé les autels des anciens dieux, des seuls dieux. Maintenant, ces dieux redoutables commandent à l'univers. Sur un signal lointain, venu de la petite Lutèce, Rome, Alexandrie, Antioche, Byzance, la magnifique Athènes ont aujourd'hui rouvert leurs temples profanés, et les foules joyeuses encomrent les colonnes pentéliquies du Parthénon.

L'ASSISTANCE. — Gloire à la Lutèce des Parisiens !

PAUSANIAS. — Les savants, les philosophes, les peintres, les sculpteurs et les poètes, traqués par Constance, vont enfin sortir de leurs retraites. Et l'art, la science, la raison, la tolérance pourront guider les jeunes hommes. Célébrons ce jour sacré, célébrons cet instant mémorable qui rend légères nos douleurs personnelles.

BASILINE. — En effet, l'instant est mémorable.

PAUSANIAS. — Fêtons la joie de l'Empire et fêtons notre amour. Et fêtons aussi la sainte amitié. Ne méconnaissons pas ceux qui ont travaillé à mon salut, car vous l'avez proclamé vous-même, ô Basiline, les Immortels punissent l'ingratitude !

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude !

PAUSANIAS. — J'exige la présence immédiate de Thierry, mon statuaire habile, et celle de Prétextat, son compagnon courageux.

FAUSTA. — Qu'ils se hâtent de paraître !

DAPHNÉ, à Fausta. — Prêtresse, en ce moment, ils sont dans le palais. (A Pausanias.) Ils font dresser la table du festin qu'on organise en votre honneur.

BASILINE. — Que des mets choisis et qu'un vin frais d'Halicarnasse réparent vos forces épuisées !

PAUSANIAS. — Mes forces ? Est-ce que le bonheur, est-ce que la mortelle attente d'un pareil jour affaiblissent un homme ? Nous parlerons de ce festin plus tard, lorsque nous aurons remercié les dieux. Commençons par consacrer nos délices nuptiales, si cruellement suspendues. Re commençons.

BASILINE. — Tout à l'heure.

PAUSANIAS. — Tout à l'heure, ô tiède Basiline ! Quand je suis impatient de m'unir à vous devant les Immortels ? Que de fois, que de fois, du fond de ma prison, j'ai rêvé cette minute heureuse !

BASILINE. — Mon bon seigneur !

PAUSANIAS, à Fausta. — Fausta, toi, si familière aux rites de l'hyménée, assigne leurs places à tes filles, à tes joueuses de lyre et de cithare, à tous les serviteurs de la loi antique, et qu'on voile à nouveau la fiancée de Pausanias. Retournons, mes amis, de six mois en arrière. Supposons que je n'ai pas souffert et que les dieux ne m'ont jamais abandonné.

BASILINE. — Hélas ! seigneur, six mois de séparation ne sauraient être abolis. Le temps qui marche bouleverse les destinées.

PAUSANIAS. — Qu'on la revête de sa robe de noces, qu'on dissimule le marbre de ses épaules et la perfection de ses jambes, plus fines que celles de la Chasse-resse.

BASILINE. — Merci, Fausta. Merci, Daphné. Je ne porterai pas le voile des fiancées. Je ne vêtirai pas la robe des épouses.

FAUSTA. — C'est déroger à la coutume.

BASILINE. — Qu'importe ma nudité présente ! Es-tu bien sûre que je sois une fiancée, que je devienne jamais une épouse ?

PAUSANIAS. — Que signifient ces paroles ?

BASILINE. — Six mois, six longs mois de séparation ne sauraient être abolis. Le temps qui marche bouleverse les destinées.

PAUSANIAS. — Ne tourmentons pas cette enfant capricieuse. Ce jour est un jour de victoire et les dieux nous seront indulgents. Viens, Basiline, viens dans mes bras qui t'attendent.

BASILINE. — Plus tard.

L'ASSISTANCE. — Hymen ! ô hyménée !

PAUSANIAS. — Hâte-toi, Basiline. Ton visage décou-

vert, tes yeux, ta chevelure et tes épaules nues exaltent mon désir. Cache vite, cache tes séductions sur la poitrine de ton amant.

BASILINE. — Non.

PAUSANIAS. — Non ?

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude.

BASILINE. — Je suis votre enfant, votre amie, Pausanias, votre servante, et demain votre esclave si vous l'ordonnez, mais je ne serai pas votre femme.

PAUSANIAS. — Tu refuses d'être à moi ?

BASILINE. — Je refuse.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude.

BASILINE. — Jadis, quand j'étais opheline, perdue sous les murs incendiés de Ctésiphon, j'aurais été mise à mort par des pillards enivrés de vins grossiers ou vendue à quelque marchand d'Egypte, si, par miracle, je ne vous avais pas rencontré. Vous m'avez recueillie, adoptée. J'ai grandi dans l'un de vos palais et grâce à vous j'ai été soustraite à l'indigence, à toutes les cruautés de la vie. C'est pourquoi, Pausanias, en souvenir de tant de bienfaits, je suis prête à mourir sur un geste de vous. Cependant, réfléchissez, Pausanias, et comprenez-moi bien, je ne vous aime pas du même amour que vous ressentez pour moi.

PAUSANIAS. — Ce n'est pas ta mort que je désire, c'est ta jeunesse.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude.

BASILINE. — Dieux sacrés, compagnes de mes peines, je vous prends à témoin de mon dévouement pour Pausanias.

PAUSANIAS. — Je sais ton dévouement.

BASILINE. — J'ai veillé sur vos jours infortunés. Je me suis traînée aux pieds de l'impératrice Eusébie, aux genoux de Constance. J'ai supplié vos juges, vos gardiens, vos bourreaux. J'ai mouillé de mes larmes les murs de votre prison. Et pourtant, ô misère des misères, à mesure que nos heures communes de tortures s'écoulaient une à une, en dépit de votre malheur et de mon propre désespoir, je sentais sourdement se glisser en moi une nature différente de la nature qui vous était connue, je sentais malgré moi mon cœur s'écarter du vôtre. Et quelquefois, j'ai honte à le dire, tout mon corps, toute mon âme vous haïssaient avec épouvante. Enfin, Pausanias, pardonnez-moi et n'accusez que la fatalité. Je ne suis plus la même qu'autrefois, c'est un être nouveau que vous avez devant vous. Sans l'avoir souhaité, j'ai changé, j'ai changé.

PAUSANIAS. — Admettons que tu aies changé, tu n'en es pas moins liée par ta parole ! En présence des dieux et des hommes, n'as-tu pas juré d'appartenir à Pausanias ? Or, je réclame l'exécution de ton serment.

BASILINE. — Ce serment que j'ai prononcé, il y a six mois, j'en ignorais le sens redoutable. Mais vous, qui aviez déjà vécu, vous en connaissiez l'importance. Moi, hélas ! moi, pareille à une enfant qui n'aurait pas su lire et à laquelle on aurait fait signer son esclavage, comment aurais-je pu comprendre la portée terrible d'un tel engagement ?

PAUSANIAS. — Tu as juré. Tiens ton serment.

L'ASSISTANCE. — Tu as juré. Tiens ton serment.

BASILINE. — Pouvais-je deviner, novice que j'étais, pouvais-je deviner que ce serment fatal entraînait l'abandon de mon corps, sans voiles, l'abandon de mon âme, aussi nue que ce corps, le don complet de

ma personne ? Il fallait m'expliquer cette énigme. Eh bien, ce corps et cette âme, depuis six mois, l'ont démêlée, cette énigme, et voici qu'elle m'apparaît comme un piège. Ma personne ignorante a ouvert les yeux. J'ai regardé le ciel et la terre, les êtres et les choses ; et maintenant, je sens toute ma répugnance à me donner sans amour, toute l'horreur de me livrer glacée, morte vivante, à un homme, cet homme serait-il jeune, élément et magnifique.

PAUSANIAS. — Je te somme de tenir ton serment.

BASILINE. — C'est une autre que moi qui avait juré de vous appartenir, ce n'est pas moi. Une vierge inattendue, impatiente de sa part de tendresse et de volupté, a succédé à la vierge première, et cette vierge revendiquée à cette heure le droit de choisir son époux, et même son amant.

PAUSANIAS. — Malheureux que je suis ! Pourquoi ne suis-je pas mort au fond de mon cachot ? Pourquoi m'as-tu fait délivrer ?

BASILINE. — Pleurez, ô Pausanias ! vous avez raison ! Double infortune que la vôtre, le jour où des prétoriens vous arrachèrent de mes bras innocents, ce jour-là, vous perdités à la fois votre épouse et votre liberté.

PAUSANIAS. — Epargne-moi ta compassion et tiens ta parole.

BASILINE. — Je vous l'ai dit, et je vous le répète, je refuse de vous appartenir. Je ne vous aime pas du même amour que vous. Que n'ai-je été, moi aussi, précipitée dans une forteresse ? Pourquoi ne m'a-t-on pas privée de la lumière ? Pourquoi ai-je entrevu la vie présente qui m'était due, cette vie véritable que je ne demandais pas, cette vie ardente et toute neuve qui bouillonne dans mes veines ? Envelée et prisonnière, je n'aurais pas erré divinement sous ces arbres parfumés, pleins de murmures et de conseils périlleux. Je n'aurais pas écouté la douce plainte de leurs feuillages ni celle plus dangereuse encore de la mer de Cypris ! Je n'aurais pas entendu, durant de longues heures, chaque soir et chaque matin, le chant amoureux des rossignols. Je n'aurais pas respiré l'air enivrant des nuits du Bosphore. Je n'aurais pas lu et relu ces vers enchanteurs de Virgile et d'Anacréon. Ils ne se seraient pas gravés dans ma mémoire. Je n'aurais pas contemplé la forme délicate de vos statues d'éphèbes et je n'aurais pas compris leur aimante invitation ! En dansant, je ne me serais pas couronnée de ces magnolias et de ces myrtes. Je n'aurais pas vu s'enlacer et se perpétuer jour par jour les fleurs, les plantes, les insectes, les animaux et les couples humains. Je n'aurais pas assisté au frémissement contagieux de la création. Enfin je serais demeurée reconnaissante et fidèle, je serais restée tranquille et bornée. Je me serais contentée aujourd'hui d'un bonheur orgueilleux et médiocre. Enfin, enfin, je ne serais pas nouvelle, oui, nouvelle, entendez-vous ? Adieu, Pausanias, l'ancienne Basiline est morte.

Elle s'enfuit.

PAUSANIAS. — Où cours-tu ?

BASILINE. — Vers la mer... je ne sais pas... je voudrais mourir.

PAUSANIAS. — Tu ne te tueras pas. Je suis ton maître et seigneur et tu paieras ta dette de reconnaissance.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude.

BASILINE. — Je ne vous la paierai pas, cette dette. Elle est trop lourde, trop injuste. Ce n'est pas moi

qui l'ai contractée. Allez-vous me tourmenter comme un usurier ? J'ai changé, j'ai changé.

PAUSANIAS. — Qu'importe ta métamorphose ! tu as changé, c'est entendu. Mais pour qu'une fille aussi douce que toi, aussi simple de cœur, se soit modifiée de la sorte, il n'a pas suffi du spectacle des êtres et des choses ! Pour que tu sois devenue à ce point ingrate, à ce point impitoyable, il n'a pas suffi seulement de la connivence des chefs-d'œuvre, de la complicité des splendeurs terrestres. Quelqu'un, conviens-en, a troublé ton corps virginal, quelqu'un a fait de toi sa concubine.

BASILINE. — Vous m'insultez, Pausanias. Je le jure devant les dieux, je suis restée pure et loyale. Hélas ! aucun humain n'a jeté les yeux sur moi.

PAUSANIAS. — Alors, pourquoi violer tes serments ? Au nom de ma bonté, au nom de mes souffrances, ne me résiste pas davantage.

BASILINE. — Je ne veux pas me livrer sans amour.

PAUSANIAS. — Observe ta parole. Je t'accepte enrichie de tout ce que tu as acquis, deviné ou présenté. Je t'accepte, ô Basiline, plus précieuse que jamais !

BASILINE. — Je ne veux pas me livrer sans amour.

PAUSANIAS. — Observe ta parole, et tu verras, quand nous serons unis, ton âme et ton cerveau seront plus parés encore ! Va, mieux qu'un autre, je saurai t'expliquer la signification des chefs-d'œuvre, mieux qu'un autre, je saurai t'initier au génie des mortels.

BASILINE. — Je ne veux pas me livrer sans amour.

PAUSANIAS. — N'est-ce pas moi, Pausanias, qui, dès mon retour d'Asie, ai ramené à Byzance les merveilles d'Athènes, ces merveilles arrachées à nos temples par les Perses victorieux ? N'est-ce pas moi qui ai restitué à la Grèce les papyrus de ses bibliothèques et les statues inimitables de Phidias et de Praxitèle ? N'est-ce pas moi enfin qui, dans Byzance encore, aux portes de l'Hippodrome, ai fait replacer les quatre chevaux de Lysippe, commandés par Alexandre et volés par des satrapes ? Que de choses j'aurais à t'enseigner ?

BASILINE. — Il est trop tard. Il fallait me les enseigner au sortir de l'enfance. Les lumières d'un glorieux vétéran n'égalent pas le sourire d'un jeune homme.

PAUSANIAS. — Sois moins méprisante, ô Basiline. Un mot de plus, et je te force à tenir ta parole !

BASILINE. — Faites, attachez-moi, garrottez-moi, profanez-moi ! Ce crime exécuté, je ne serai pas longue à sortir de la vie.

PAUSANIAS. — Obéis, Basiline, et ne compte pas sur la protection d'Athéné !

BASILINE. — L'appui de la Déesse est dévolu aux filles chastes !

FAUSTA. — Athéné, la vierge immortelle qu'on promenait voilée, te désapprouve, du sommet de l'Olympe.

BASILINE. — Tu me leures ! Je le dis aujourd'hui, je le dirai demain, je le dirai jusqu'à mon dernier souffle, je ne veux pas me livrer sans amour !

PAUSANIAS. — Sans amour pour Pausanias, sans amour pour moi ! passe encore, mais pour un autre ? Prends garde, la jalousie commence à me déchirer... Tu détournes la tête, tu dérobes tes yeux. Sois franche. Quelque chose que tu refuses de me confesser fait trembler tes lèvres. Avoue-le, un secret délicieux habite ta poitrine et te conseille de me repousser.

BASILINE. — Les dieux, qui m'ont donné un cœur,

ont-ils défendu à ce cœur de battre ? L'ont-ils privé de toute sensibilité ?

PAUSANIAS. — Ce qui signifie que ton cœur bat pour un inconnu.

BASILINE. — Ne cherche pas à approfondir.

PAUSANIAS. — Si tu n'es pas aimée, tu aimes, avoue-le donc ?

BASILINE. — Ne cherche pas à approfondir.

PAUSANIAS. — Son nom ?

BASILINE. — Devine.

PAUSANIAS. — Ce n'est pas un pâtre qui t'a fait présent de ces vers de Virgile. Ce n'est pas un bachelier du Bosphore qui t'a mis sous les yeux ce dessin du Parthénon et cette sainte image de Pallas-Athéné. Ce n'est pas un vil marchand qui t'a communiqué l'âme récente dont tu te targues, mais plutôt un poète ou quelque artiste. Qui sait ? Thiéri peut-être ?

BASILINE. — Peut-être.

PAUSANIAS. — Thiéri, mon statuaire ?

BASILINE. — Eh bien, oui, c'est Thiéri. C'est Thiéri, le maître de mon âme.

PAUSANIAS. — Qu'on aille me querir ce mauvais serviteur.

BASILINE. — Oui, qu'on aille le chercher et devant tous, devant toi, devant lui, sous ce ciel que dominent les Olympiens, je vais enfin lui crier le secret chéri qui me pèse, ce secret qu'il ignore !

PAUSANIAS. — Il ne sait pas que tu l'aimes ?

BASILINE. — Il l'apprendra bientôt.

PAUSANIAS, avec désespoir. — Ne bougez pas, vous autres. O Basiline, Basiline, il en est temps encore ! Tiens ton serment. Puisque cet homme ignore que tu l'aimes, ne le lui dis pas. Qu'il ignore à jamais le bonheur d'être adoré. Garde ton secret. Gardons-le à nous deux. Si tu veux de moi, pas un jour, pas une heure, je n'évoquerai son nom ni cette minute. Jamais un reproche ne sortira de ma bouche. Et peut-être te le ferai-je oublier ?

BASILINE. — Je l'aime et je veux qu'il le sache.

PAUSANIAS. — Tais-toi, je t'en supplie. On peut nous entendre. Tiens ton serment et tu te souviendras, je te le permets. Tu te souviendras en silence, ou à voix haute, je m'incline. Respecte ta parole ; et crois-moi, ma vieillesse ne vous embarrassera pas longtemps ; et les dieux approuveront ta miséricorde, et bientôt tu t'enchaîneras à celui que tu préfères.

BASILINE. — Taisez-vous, Pausanias, vous troublez ma raison. Ne m'implorez pas davantage. J'ai honte pour moi ; j'ai honte pour vous.

L'ASSISTANCE. — Soumets-toi, Basiline, Pausanias est ton bienfaiteur.

PAUSANIAS. — La reconnaissance est une chaîne que les dieux eux-mêmes ne peuvent pas briser.

BASILINE. — Si les dieux sont pour vous, la nature est pour moi.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude.

BASILINE. — Je ne veux pas, je ne peux pas ! Qu'advient-il si je consens ? Qui vous dit, qui me dit que ma chair ne va pas se révolter au contact de la sienne ? Qui me dit que je ne vais pas me déchaîner contre lui, le déchirer de mes propres mains, et peut-être l'écraser sous mes pieds ?

PAUSANIAS. — Non, car mes bras virils se feront habiles et caressants. Je te bercerai doucement comme autrefois quand tu étais enfant, rappelle-toi. Si c'est

ma force qu'il me faut te prouver, je t'étreindrai avec la violence d'un jeune homme. Essaie, et tu te résigneras.

BASILINE. — J'ai vingt ans. Je n'entrerai pas dans le lit d'un vieillard.

PAUSANIAS. — Prends pitié de ton bienfaiteur.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude.

BASILINE. — J'ai vingt ans. La jeunesse et la décrépitude ne doivent pas dormir sur le même oreiller.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude.

PAUSANIAS. — Tu me dois le bonheur de ton enfance, l'insouciance des richesses, la sauvegarde de tes heures.

BASILINE. — J'ai vingt ans, je n'entrerai pas dans le lit d'un vieillard. J'ai droit à la vie de la nuit comme à celle du jour.

L'ASSISTANCE. — Les dieux punissent l'ingratitude.

BASILINE. — J'ai droit aux ivresses que vous avez connues, et que vous réclamez encore !

PAUSANIAS. — Soumets-toi, soumets-toi, Basiline ! Sinon j'appelle la Némésis à mon secours, la Némésis vengeresse !

Le jour baisse, le tonnerre gronde sourdement.

BASILINE. — La Némésis !

L'ASSISTANCE. — Soumets-toi, ou les Erynnies vont te poursuivre. Entends siffler leurs serpents, entends claquer leurs lanières. Songe à leur meute infernale.

BASILINE, avec épouvante. — Les Erynnies, les Erynnies d'Oreste ! Dieux puissants ! compagnes ignorantes ! Vous tous qui désirez mon immolation, puissiez-vous ne pas être cause d'un désastre.

PAUSANIAS. — Tu m'ouvres tes bras.

BASILINE. — Prends garde, j'ai changé.

PAUSANIAS. — J'aurai raison de ta répugnance.

BASILINE, défaillante. — Pardonne-moi, Thiéri. (Pausanias la saisit dans ses bras et la marche cadencée du premier jour recommence, mais, peu à peu, cette marche se transforme en danse vertigineuse. Cris de la foule, tintement des cymbales, bruit des crotales, murmures des harpes, des lyres, des cithares. Pausanias et Basiline, entourés de tous, tourbillonnent éperdument. Basiline, s'arrêtant.) Imprudent, qui invoques ma reconnaissance !

PAUSANIAS. — Je l'exige.

BASILINE. — Es-tu certain de ne rien regretter ?

PAUSANIAS. — Pourquoi me regardes-tu avec des yeux si durs ?

BASILINE. — Depuis que la vie m'a été révélée, tu n'es plus qu'un ennemi !

PAUSANIAS. — J'affolerai ton corps, j'affolerai ton âme.

BASILINE. — Tes cheveux sont trop blancs et ton corps trop usé. (La danse, plus accélérée encore, se poursuit. Pausanias chancelle et tombe.) Renonce à moi, tu vois bien que je suis la plus forte.

PAUSANIAS, se relevant. — Je n'ai pas fléchi par faiblesse. Je tombe à tes genoux par adoration.

BASILINE. — Renonce, Pausanias. Tes bras sont moins énergiques que les miens, délivre-moi de mon serment.

PAUSANIAS. — Jamais.

BASILINE. — Voici que tu retombes. Renonce, infortuné.

PAUSANIAS, se cramponnant à elle. — Je t'aime.

BASILINE. — Songe à tes jours.

PAUSANIAS. — Si je te perds, je perdrai plus que l'existence.

BASILINE. — Je ne te pleurerai pas !

Il tombe, se relève, la ressaisit.

PAUSANIAS. — Ingrate !

BASILINE. — Ingrate, avec bonheur !

PAUSANIAS. — Dieux immortels, assistez-moi !

BASILINE. — Me voilà toute nue, me voilà plus belle que jamais, mais ce corps appartient à Thiéri !

Basiline, haineuse, farouche, arrache ses colliers, ses bracelets, les anneaux de ses bras; demi-nue, ses habits déchirés par Pausanias, elle précipite sa course démoniaque. A plusieurs reprises, Pausanias tombe, mais il se cramponne à la cordelière de sa tunique et, par instant, elle le traîne, comme un cheval emporté traîne son cavalier désarçonné. Elle court, vole, s'apaise, se précipite de nouveau jusqu'à la minute où Pausanias tombe inanimé, immobile, mort.

L'ASSISTANCE. — Mort ! Mort !

BASILINE, désespérée. — Qu'ai-je fait ? Lui, mon bienfaiteur, mon ami, mon père, je l'ai tué.

Elle s'agenouille et pleure.

L'ASSISTANCE. — Misérable ! Criminelle !

Un silence.

BASILINE. — Je ne voulais pas de lui. La nature entière était contre ce vieillard. C'est vous qui m'avez forcée à tenir mon serment. Pourquoi s'est-il obstiné à maintenir son droit ? La justice est donc plus cruelle que l'injustice ?

L'ASSISTANCE. — L'ingrate, la parricide !

BASILINE, à genoux. — Oui, tuez-moi sur ce corps ravagé. J'implore mon châtement.

Scène VIII

LES MÊMES, THIERRI, PRETEXTAT,
UN CENTURION, SOLDATS ROMAINS

Un long silence.

THIERRI, à tous. — Respectez la douleur de Basiline. Laissez-la pleurer ; soldats, écarter ces femmes.

PRETEXTAT. — Saluons la dépouille du vaillant Pausanias.

THIERRI. — Qu'on allume des torches et qu'on le dépose sur son lit funèbre.

A la lueur des torches, on emporte sur un brancard le corps de Pausanias. La foule se prosterne sur son passage.

Scène IX

LES MÊMES, moins PAUSANIAS, PRETEXTAT
ET LES SOLDATS ROMAINS

BASILINE. — Adieu, Thiéri.

THIERRI. — Demeure, je te protège.

BASILINE. — A mon tour de mourir.

THIERRI. — Je t'ordonne de vivre.

BASILINE. — Alors, permets-moi de m'ensevelir dans ce temple de Vesta, qu'on aperçoit d'ici sur la colline.

THIERRI. — Il est fermé, ce temple ; et sa porte est murée.

BASILINE. — L'horreur d'appartenir à Pausanias et l'amour que j'ai pour toi ont causé mon délire. Il faut que mon ingratitude soit punie. Je mourrai vierge, malheureuse et loin des mortels.

THIERRI. — Je t'aime et tu m'aimes.

BASILINE. — Je fais vœu de n'être à personne.

THIERRI. — Mais tu m'aimes et je t'aime. Mais tu pleures et je pleure.

BASILINE. — Séparons-nous.

Scène X

LES MÊMES, L'EMPEREUR JULIEN, un instant

A cette minute, des trompettes romaines retentissent et l'empereur Julien apparaît au fond, vêtu d'un simple laticlave. L'assistance tombe à genoux.

L'ASSISTANCE. — Gloire à César Imperator ! Gloire à Lutèce ! Gloire à l'Auguste vénéré !

JULIEN. — Qu'on recherche et qu'on m'amène Florentius et Taurus, ces tristes conseillers du dernier Imperator. On m'assure qu'ils se sont terrés dans ces bois. Je punirai ces misérables qui ont conduit Constance à tant de crimes.

THIERRI. — Auguste vénéré, ces deux lâches ne sont pas cachés dans ce palais. Ces « consuls fugitifs », comme tu les dénommes plaisamment dans tes lettres, ne sont pas abrités par ces arbres fidèles.

JULIEN. — Comment, c'est toi, Thiéri, toi que j'entends ? Thiéri, mon ami de Lutèce ?

THIERRI. — Oui, Thiéri, l'artiste de là-bas.

JULIEN. — Quelle douceur de nous retrouver !

THIERRI. — Auguste vénéré, cette demeure est celle de Pausanias, le vainqueur de Ctésiphon.

L'ASSISTANCE. — Un serviteur des vrais dieux.

JULIEN. — Que te disais-je, Thiéri, voilà bientôt un an, sur les bords de la Seine, en te montrant les grappes dorées de l'île des Parisiens ?

THIERRI. — Que les dieux supérieurs redeviendraient nos maîtres.

JULIEN. — Constance est mort. Byzance est libre, et la seconde Rome célèbre mon triomphe. J'ai fait rouvrir les temples d'Athènes, et Jamblique d'Appamée, Maxime, Libanius inspirent mes actions.

THIERRI. — Gloire aux sages qu'on a persécutés !

JULIEN. — Vingt mille prisonniers me suivent, enchaînés par mes hoplites. Rassurez-vous, mes amis, je ne vais pas les offrir aux lions de l'Hippodrome, selon l'habitude de feu mon père. Laissons les cruautés aux peuples du Nord.

L'ASSISTANCE. — Laissons les cruautés aux peuples du Nord.

JULIEN. — Hélas ! Thiéri, avec la permission de Mars, nombre de vieux Romains sont tombés dans mes combats, et je les pleure. Console-toi, pourtant, aucune statue antique n'a péri. Apollon est toujours debout sur sa colonne porphyrique. Le Zeus d'Olympie, intact comme lui, le regarde impassible. C'est en vain qu'un valet syriaque a tenté de brûler les papyrus de Constantin. Vois à quel point les Muses me protègent : dans une mare de sang, un de mes légionnaires a ramassé tout à l'heure un manuscrit d'Eschyle, une *Orestie* déroulée, et jadis dérobée à la fameuse bibliothèque d'Euripide.

L'ASSISTANCE. — Béni soit le nom d'Eschyle.

L'ASSISTANCE. — Béni soit le nom de Sophocle.

L'ASSISTANCE. — Béni soit le nom d'Euripide.

JULIEN. — Adieu, Thiéri. D'autres tâches m'appellent.

THIERRI. — Un instant, César, j'ai une grâce à solliciter de ton cœur magnanime.

JULIEN. — Parle.

THIERRI. — Puisque la Fortune t'a fait pénétrer dans ce palais, défends à cette vierge qui m'aime et que j'aime, défends-lui de se consacrer à Vesta.

Elle a résolu de sacrifier son bonheur et le mien.

BASILINE. — J'avais accordé ma main à Pausanias. Et nous fêtions notre jour nuptial, lorsqu'à l'instant, ici, quelques minutes avant ta sainte apparition, Pausanias est tombé mort, en mes bras trop robustes. Il s'est éroulé sur le sol en voulant partager ma danse frénétique. Ma force l'a tué. Maintenant, j'ai honte de ma violence et j'entends n'appartenir à personne.

JULIEN. — Pauvre et valeureux Pausanias !... Mais aussi quelle démençe s'empara de ce vieillard ?

L'ASSISTANCE. — La démençe ordinaire à l'amour.

L'ASSISTANCE. — La démençe ordinaire à l'amour.

JULIEN. — Ecoute-moi, ma fille, et sois sincère. Aimes-tu ce fils de Lutèce ?

BASILINE. — Je l'aime.

JULIEN. — L'aimais-tu quand tout à l'heure tu consentis à devenir l'épouse de Pausanias ?

BASILINE. — J'aimais déjà Thiéri et mon consentement me fut arraché.

L'ASSISTANCE. — Basiline a dit la vérité.

THIÉRI. — La vérité sacrée.

JULIEN. — S'il en est ainsi, j'ordonne que tu appartiennes à Thiéri. Obéis à ton Imperator.

THIÉRI. — Merci, César. Salut à l'Auguste vénéré !

JULIEN. — Consulte ton miroir d'argent, Basiline. Il te répondra comme nous, que ta beauté te désigne à Vénus. D'ailleurs, malgré ta jeunesse, tu as passé l'âge requis pour les Novices. Crois-moi. Tu ne pourrais faire qu'une Vestale incertaine avec un si grand amour dans le cœur et tu risquerais de mal entretenir le feu de la Déesse. Adieu, romains fidèles. Reprenez vos fêtes nuptiales, ces rites sont agréables aux Olympiens.

L'ASSISTANCE. — Gloire à César, vainqueur des Allemands ! Gloire au nouvel Auguste ! Gloire à Lutèce !

JULIEN, à Thiéri. — Adieu, Thiéri. Plus tard, quand j'aurai pacifié l'Empire, tu partiras pour ta Gaule bien-aimée. Je t'enverrai là-bas. Et tout près de ta rivière natale, tu bâtiras un temple en mon honneur, et sur le fronton, au-dessus de sa porte, tu graveras ces mots : Sur les bords de la Seine, ici, dans Lutèce, naquit la liberté du monde.

L'ASSISTANCE. — Gloire à Lutèce, capitale des Parisiens ! (Julien part. Les marchés nuptiales recommencent. Cette fois, douces, langoureuses, accompagnées d'accords plus tendres. Beau, jeune, amoureux, Thiéri tient dans ses bras Basiline presque abandonnée.)

THIÉRI. — Tu m'aimes ?

BASILINE. — Tu en doutes ?

THIÉRI. — Tu veux de moi maintenant ?

BASILINE. — Fais de moi ce qu'il te plaît ?

THIÉRI. — Tu ne te refuses pas cette fois ?

BASILINE. — Je t'aime depuis six mois.

THIÉRI. — Et moi, depuis que j'ai vu couler tes larmes.

BASILINE. — Tu étais dans mon cœur depuis longtemps sans doute. Je l'ignorais, voilà tout.

THIÉRI. — Ce n'est pas seulement la force qui fait de moi ton maître, c'est mon cœur. J'ai juré de te conquérir doucement, sans te tourmenter, avec l'aide inaccoutumée des plus chères paroles, des plus purs baisers.

BASILINE (*). — Embrasse-moi, mon époux, donne-moi mille baisers, et puis cent, encore mille, encore cent, et puis, encore et encore ! Après, nous brouillerons le compte de tes effusions, et tu recommenceras. Quand tu me donnerais tous les baisers de la terre, tu m'en donnerais bien peu.

THIÉRI, s'interrompant. — J'ai prodigué mes pensées et ma vigueur à des créatures imparfaites, médiocres pour la plupart, et sans scrupules. Comme je le regrette aujourd'hui, à l'heure où je vais te connaître davantage !

Les danses reprennent.

BASILINE. — Arrête-toi. Je chancelle déjà. Qu'est-ce que la force, qu'est-ce que la gloire, les bienfaits, une naissance illustre, qu'est-ce que le génie lui-même à côté de l'amour ? Hâte-toi. Je languis. Tu serais le plus faible des hommes que mon adoration ferait encore de moi la plus faible des femmes. Pourquoi retarder la minute de mon abandon ? Je suis vaincue d'avance. J'ai soif de tes caresses. Je suis impatiente d'être à toi.

Les paroles aimantes s'échangent à voix basse. L'assistance entoure les deux fiancés. C'est la tendresse qui conduit et engendre la volupté. Au fur et à mesure que la fête se déroule, la nuit tombe peu à peu. La lune apparaît. Les couples disparaissent un à un, sous la feuillée, l'endroit devient presque solitaire, la mer brille. Basiline et Thiéri enivrés l'un de l'autre s'asseyaient sur le banc, la lune éclaire leurs visages unis.

BASILINE, désignant le palais. — Viens, mon amant, je suis impatiente.

* Catulle, Propertius, *passim*...

RIDEAU

